

Celle qui n'était pas à sa fenêtre

Je me promène souvent dans les images comme dans les villes. Elles sont lieux de rencontre où l'on voit. Car chacun construit sa propre histoire d'amour et de mort avec celle des autres. J'entre en elles au hasard, m'y installe, et tout peut commencer.

Longtemps j'ai cherché le chemin pour arriver à la maison de l'image. Elle se dressait massive mais interdite. Son territoire était de la terre et du ciel – d'abord de la terre, le ciel n'étant donné que par surcroît. Vrai continent de solitude au flanc de la colline, elle poussait ses racines à faire surgir des murs une parole de récitante inaudible pour moi. Trop de distance. Dans le temps et l'espace, il fallait trouver le passage.

Elle avait des colonnes élancées, un défi à la lourdeur d'années où la ruine accomplissait son œuvre. Elles étaient miraculeusement droites, sans rides ni boursouflures, telles des veines jugulaires au sang tari. Tous les signes dont la maison était porteuse annonçaient que la mort

gagnait largement sur la terre. Dès lors, émiettement de feuilles séchées, petites momies, petits mots oubliés, éboulement des fondations qui avaient semblé solides dans leur ancrage végétal. Façade muette. Heure arrêtée, rongée. Les routes visibles n'amenaient pas là. Elles prenaient fin pourtant devant cette maison monstrueusement légère.

Pour s'en approcher, vaincus le trouble et l'oppression, il fallait escalader des bras noueux, des tentacules qui serpentaient autour d'elle. À des années-lumière, son escalier ébréché pour arriver au seuil. J'étais là, insistante, à chercher la faille. Ces défenses faisaient entrer la maison dans une autre dimension. La mémoire qu'elles réveillaient renvoyait à l'élémentaire quand l'arbre peut-être guérissait la pierre.

Comment trouver le pas qui amenait au centre de la légende? Fossiles, traces, fougères, bras morts, cloques, lézardes et silence. Silence. Autant de mots pour nommer ce qui restait. Après. Après quoi? Quelle vie? De ricochet en ricochet: peintures écaillées dedans, dehors crépi éclaté. Des jours à contempler cette vie déchue. De la richesse à l'appauvrissement, comme pour tous; et moi dans l'alchimie pour faire rendre raison à ma douloureuse attirance.

La maison était là. Chair épuisée, pierre pérenne. Un cadavre debout, enraciné à la terre par la plainte: le chemin qui nous mène, on suit sa trace, la sève l'irrigue,

notre vie naît, naît et s'étouffe. Témoin du miracle d'être en sa fugacité, la maison était là pour me rappeler que les siens et moi étions voués à l'autre monde.

C'est alors que j'ai vu celle qui n'était pas à sa fenêtre. Hors la lumière grise où tout s'en va, la matière en sa part définitive me la rendait. Elle était dans sa maison celle que je pressentais à l'entrée du voyage. Sa voix de récitante se confondait avec la voix des lieux. Elle avait son visage quotidien, après le labeur – grand labeur – avant la douceur, le pain sec – jadis blanc – des jours maintenant enfuis et retrouvés. Il faisait bon alors et aujourd'hui, il y avait cris, rires à chaque étage, elle évoquait, elle parlait de son âme, elle parlait des aimés, elle mêlait le baiser à l'éclair. Ils brûlaient sur la colline, dans la maison où depuis toujours la mort convoitait aux racines, où le toit touchait au ciel. L'entre-deux abritait la vie, humaine.

J'entendais sa voix de récitante, comment l'hiver avait gagné l'été, comment s'étaient déroulées les saisons, brindilles d'enfants, branches amies, amours dispersées dans la nuit de la terre, et leurs présences, à tout instant ressuscitées dans l'ici.

Celle qui n'était pas à la fenêtre me rendait à l'inoubliable. Ombre sur le rivage d'un temps, d'un lieu par-delà, dont je n'avais rien connu et dont je savais tout. Dans ma solitude, dans son invisibilité, dans son souffle, dans mon regard, nous

Le Génie des rencontres

étions confondues. Elle me tendait la clef de sa maison à la porte grande ouverte. Nous y demeurions déjà ensemble pour l'éternité.